

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-D. LA BAUNIE

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

### PARTIE OFFICIELLE

#### A propos de Courses

Qué méquié que je brasse, nom d'un rat ! qué drôle de manigance que gn'a dans c'te journalisterie. Y a toujours une tripotée de gones que m'écrivent en coulée, en bâtarde ou en moulée, et se maginent que je n'ai de temps de reste pour leur y rebriquer à tout ça qu'y me reflent. Ve à t'y pas maintenant un cheval que se donne d'air de me repasser de gognandi-es par le bec, à cause de tes courateries du Grand-Camp.

Tez, apparez, z'enfants, reniflez-moi ce grobon :

Des écuries de M. de Lagrange, Box 35

Mon cher Guignol,

Le nom que tu trouveras au bas de cette lettre t'apprendra assez qui je suis ; c'est moi qui, dimanche dernier, ai eu la gloire de gagner le grand prix de 40,000 francs, et je ne doute pas qu'en ta qualité de journaliste

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### DIALOGUE DES BÊTES

*Un cheval d'omnibus.* — Vous avez assisté aux courses, confrère ?

*Un cheval de fiacre.* — Mon Dieu oui, j'ai chargé pour le grand Camp une demi-douzaine de bourgeois qui se sont hissés sur le fiacre pour mieux voir, et j'ai de temps en temps jeté un coup d'œil sur la piste.

*Un cheval d'équipage.* — Le turf.

*Le cheval de fiacre.* — J'ai dit la piste et je maintiens la piste : au moins on comprend ce que ça veut dire ; parbleu, je les connais aussi bien que vous vos mots anglais : turf, handicap, steeple-chasse, gentleman-riding, etc., mais on est français ou on ne l'est pas et je ne vois pas pourquoi j'n'ais renier ma patrie.

*Le cheval d'omnibus.* — Au fait il a raison.

*Le cheval d'équipage.* — Tant que vous voudrez, mais ça manque de genre.

*Le cheval de fiacre.* — De genre, as-tu fini ? parce qu'on l'étrille cinq ou six fois par jour...

*Le cheval d'équipage.* — D'cidément impossible de causer avec ces r-ses, elles sont d'un commun...

*Le cheval de fiacre.* — Tachez de ne pas finir plus mal que moi, l'ami : lorsqu'on a vingt-trois ans d'âge, sept ans de service dans les armées, six dans les diligences, quatre chez un boucher et qu'on traîne encore son sapsin de sept heures du matin à minuit, il faut

influenter de la localité, tu n'aies assisté à mon triomphe du haut de la tribune réservée aux notabilités lyonnaises. A peine revenu des émotions et des sueurs de cette journée, il m'a pris fantaisie de te faire part de mes réflexions au sujet des courses dont on a gratifié la ville, témoin de tes exploits littéraires.

Avoue que vous êtes de fameux chançards, et vous devez vous estimer bien heureux que des chevaux de mon mérite aient daigné sentir à abandonner pour quelques jours les turis que nous honorons ordinairement de notre croupe et de nos sabots pour venir faire dans votre hippodrome quelques temps de galop, et cela pour la bagatelle de quelques mille francs. Eh bien, mon pauvre vieux, tes compatriotes ne se sont pas assez mis en frais pour nous recevoir, mes camarades et moi, d'une façon vraiment digne de nous.

Comment ! nous annonçons longtemps à l'avance, par l'organe de vos feuilles publiques, notre arrivée à Lyon, nos propriétaires nous engagent dans vos courses sur les recommandations de la Société d'Encouragement de Paris, nous voulons bien venir améliorer un peu notre race sur les bords du Rhône ; notre présence amène inévitablement un singulier renfort à l'industrie de vos fabricants, de vos marchands de nouveautés, de vos lingères, modistes, couturières, carrossiers, tailleurs, chapeliers, coiffeurs, hôteliers, restaurateurs, limonadiers,

avoir, croyez-moi, un peu plus de nerf dans le jarret que ces grands flaudrins qui vont deux fois par semaine, trimballer Monsieur et Madame au Parc : tas de feignants, va ! la belle malice d'être gras à lard et de faire sa tête, quand on passe sa vie au ratelier et à la litière ; — un peu plus de coups de fouet et un peu moins d'avoine !..

*Le cheval d'omnibus.* — Allons, allons, calmez-vous un peu et revenons aux courses.

*Le cheval de fiacre.* — Non, voyez-vous, j'enrage lorsque je vois que nous faisons un métier de chien, un métier de cheval de fiacre enfin, et qu'il faut encore être insulté... Quant aux courses, écoutez, je suis franc de collier, et si vous voulez connaître ma façon de penser, je vous dirai que ça fait pitié.

*Le cheval d'omnibus.* — Bah ! cependant à en croire les journaux de la ville...

*Le cheval de fiacre.* — Les journaux, les journaux, est-ce qu'ils s'y connaissent : est-ce que ça a seulement jamais conduit un fiacre, tous vos journalistes ?

*Le cheval d'omnibus.* — Alors, vous n'avez pas été content ?

*Le cheval de fiacre.* — Pas content n'est pas le mot : sans doute ces chevaux ga'opaient assez vite : un kilomètre à la minute, ce n'est pas mal marcher et il faudrait me forcer un peu pour en faire autant, seulement je me demande : à quoi ça sert-il, oui, à quoi ça sert-il ?

*Le cheval d'omnibus.* — Ils disent que c'est pour améliorer notre race.

*Le cheval de fiacre.* — Améliorer ! ah ! par exemple, il y a de quoi rire : mais vous ne les avez donc pas vus, ces coureurs, maigres, efflanqués, tête basse ; — tenez, je ne suis pas difficile, eh bien, vrai, je ne sais pas si j'en voudrais pour camarade de brancard.

marchands de sticks ou d'ombrelles, etc., et en échange de cet horizon doré, de ces faveurs prodiguées à votre commerce, quelles splendeurs faites-vous reluire à notre œil et à celui de nos jockeys ?

Pour entrée à votre hippodrome, la gueule d'un four, une misérable voûte de chemin de fer où deux gardarmes ont une certaine peine à passer de front. Et vos tribunes, parlons-en un peu : quelques planches mal équarries, mal rabottées ; les unes recouvertes de vieilles toiles d'emballage, les autres nues comme un ver blanc, ouvertes à tous les vents et à tous les soleils. Quant à vos équipages, cela fait pitié ; comptons : une Daumont, deux breaks, trois ou quatre landaus, puis l'innombrable foule des fiacres, carrosses de tout âge et de tout sexe, jardinières, omnibus, trainés par des rosses sans nom, conduits par des cochers de rencontre dont je ne voudrais pas pour cirer mes sabots ou nettoyer ma mangeoire.

Je ne te ferai pas l'injure de t'entretenir des toilettes émaillant votre champ de courses ; ce n'est guère la peine pour deux ou trois cocottes peintes en rouges à cette occasion, affublées d'un peu de soie ou de dentelles, paradant au milieu des quelques petits crevés de la ville et des environs, et s'ingurgitant une flûte de champagne à 40 sous. Vos femmes honnêtes ont des allures de rossières ; leurs maris sont des pleutres ou elles n'ont pas

*Le cheval d'omnibus.* — Alors, s'ils sont faits comme vous dites, ils auraient de la peine à faire le service des Brotteaux à Perrache avec seize personnes dedans et douze dessus.

*Le cheval de fiacre.* — Eux ! ils n'iraient pas jusqu'au pont Morand, pauvre ami !

*Un cheval de camion.* — Et ils ne pourraient pas faire dix fois par jour le trajet de la gare de Vaise ou de la Mouche avec une montagne de colis.

*Le cheval de fiacre.* — Je t'en fiche !

*Un cheval de rivière.* — Ni remonter une sapine à Couzon.

*Le cheval de fiacre.* — Ah ! ouiche !

*Un cheval de diligence.* — Ni trotter jusqu'à Brindas ou à Mornant.

*Le cheval de fiacre.* — Prrrr !

*Un cheval de métayer.* — Ni se lever tous les matins avant le soleil pour conduire les légumes à la ville.

*Le cheval de fiacre.* — Va-t-en voir s'ils viennent, Jean !

*Un client de M. Quivogne.* — Je suis sûr qu'ils ne sont pas seulement bons à se faire manger.

*Le cheval de fiacre.* — Comment voulez-vous, il n'y a que des os ! Quand je vous le disais, vrai Dieu de bon Dieu, à quoi ça sert-il ?

*Un âne.* — Voilà : on les fait courir cinq minutes une dizaine de fois dans leur vie, — après on les envoie dans les haras pour servir à la reproduction.

*Le cheval d'omnibus.* — Joli métier !

*Le cheval de fiacre.* — Des chevaux de mauvaise vie, quoi ! — aie ! quel coup de fouet ; il paraît qu'on vient de charger un bourgeois : allons, hue ! pauvre cocotte !

ROB-ROY.

idée de leurs devoirs. En rentrant au pesage, c'est tout au plus si j'en ai aperçu une demi-douzaine fardées, coiffées, vêtues comme il convient à de semblables cérémonies.

Par exemple les paris marchaient bien : il y a eu des gens aventurant 1 franc, 2 francs jusqu'à cinq francs ! On a cité même des imprudents qui allaient jusqu'à cinq louis ! Ah ! ah ! ah ! tiens-moi un peu les côtes que je hennisse à mon aise ! Quel tas de rapés, de *grelus* ! Mais à Paris, un homme ayant un peu de vergogne oserait à peine ne parier que cinquante louis. Et nos femmes comme il faut ne se distinguent pas des prostituées, c'est charmant. Les plus malheureuses trouvent le moyen de se fourrer pour 6,000 francs de brimborions sur la croupe, et elles sablent le *champ* comme des habitués de la Maison d'or.

Allons, mon cher Guignol, mes valets viennent me quérir pour me faire faire ma petite promenade et je te tends le garot sans rancune à la condition que, d'ici à notre première réunion, les Lyonnais se civiliseront un peu, et nous recevront d'une façon moins mesquine.

Atatends, relouez voir un peu la rebrique que je n'ai trafusé à c't oiseau.

De ma banquette, dès-devant mon battant.

M'sieu le Cheval,

C'est ben vrai que je n'avais l'appinché ta frimousse là-bas au Grand-Camp, ouisque je n'avais trimballé mon sarsifis et mes guibolles, s'lement je n'avais grimptotté sus la digue pace que fallait payer que 10 sous et que ce n'était déjà assez cher pour arregarder quéques bêtes courattant les unes sus les autres.

Te n'as agraffé le grand prix, mais m'est avis qu'y a pas tant de besoin de n'être fierasseux pour ça. D'abord n'y a ben aeu quéque frime là dessous p't'être : les malins bagassent comme ça que ton camarade d'ateyer, Gondolier, l'a flanqué un coup de patte un peu chenu, pace qu'y n'a d'abord esquiné les autés, et pis ton jockey l'a cogné quéques rudes coups de trique pour te faire viendre le parmier. D'ayeurs si t'esses pas content de ces dix mille francs, faut pas tant faire la bobo, dis à ton patron de les lâcher pour les pauvres can-zards de Lyon ; qu'y ne fasse comme ce M'sieu Bastringue, c't English que n'a groupé les escadins z'a Paris et que n'en a laissé un morceau pour les pauvres. Enfin, n'empêche que c'est nos patards que se sont escannés dans la profonde de ton bargeois, c'est la Ville que donne, mais c'est nous qu'aboulons les piastres. N'y avait ben quéque chose d'à moi dans le cushion, mais je m'en fiche.

Te dis que tes couratteries n'ont fait marcher note industrie ? Je dis pas ; naturablement que les poutrones et les colombes que sont allé se banbanner dans c't hippodrome se sont requinquées à neuf ; voui, mais ast-u payé les notes, cadet ? Y n'aura du déchet, va, quand les marchands feront leurs caisses, faudra chiner pour faire rentrer les jaunets.

Cartainement que c'te vouite du chemin de fer n'est pas chenuse, mais faut n'aller trouver M'sieu Bonnet, qu'y s'arrange avé la Compagnie, une gaillarde ben endurente, mais faudra p't'être attendre que n'y oye quéques pifs marpaillés, quéques gones petafinés, écremaillés, déchicottés, alorse on parera à c'te affaire.

Te nous blagues pace que nos colombes sont pas floupées comme vos gourgandes de Paris ; c'est que nos Lyonnaises sont de fenottes que se conduisent ric-rac et que font de miaillons que ne sont a leurs p'pas. Et pis si nos bargeois n'ont de voitures un peu crasseuses, elles ne sont payées, et vos pilleraux de Parisiens ne font clinquaille.

Enfin, si te n'esses pas content te peux, l'an que vint, rester dans ton pays, pace que M'sieu Munnaret et M'sieu Quivogne te guignent de près et y te chiqueront comme y n'ont chiqué à l'Arcazar de rosses comme toi. Attrape.

GUIGNOL

PARTIE NON-OFFICIELLE.

M. de Bismark serait disposé, assure-t-on, à profiter des bénéfices de l'article onze et à tenter un procès aux journaux qui l'ont représenté comme absorbant chaque après-midi une notable quantité de rhum et ne se soutenant que par les alcools.

— Les nouvellistes se disant bien informés annoncent des changements dans nos ministères. Tout se bornera, d'après nos informations, au rempaillage de quelques chaises et de quelques banquettes.

— On prétend que les chevaux de M. de Lagrange lui ont signifié ne vouloir quitter Lyon qu'après avoir assisté à une plaidoirie de M<sup>e</sup> Lançon. Ceci sous réserves, car la nouvelle nous paraît invraisemblable.

— Le bruit court de l'ouverture d'une souscription afin d'élever un monument à Néro, le chien de l'Empereur. D'autre part, on croit que cet animal s'est suicidé du chagrin de n'avoir pu payer ses différences de la dernière liquidation à la Bourse.

— Par ces temps de chaleurs, on a beaucoup de peine à apaiser sa soif, mais nous pouvons donner le plus formel démenti aux gens mal-intentionnés qui affirment que nos bons rapports avec les puissances étrangères sont *altérés*.

COUP DE BOUTOIR

L'HOMME.

Je veux bien convenir que vous avez du bon : Aux plus simples besoins conformant votre vie, Elle passe pour vous sans regrets, sans envie ; Mais il vous manque, hélas ! le plus précieux dou ! Vous n'avez que l'instinct et nous avons une âme...

LA BÊTE.

Hé ! l'homme ! permettez, sur ces mots je réclame !

L'HOMME.

Si vous m'interrompez ainsi dès le début Nous n'en finirons pas. Donc, vous vivez sans but, Tout machinalement, sans aimer, sans connaître Et sans adorer Dieu, le Dieu qui nous fit naître ; Car vous n'avez pas l'air de vous en soucier, Et l'on ne vit jamais l'un de vous le prier. Mais l'homme, quel qu'il soit, du palais à la hutte Et sur toute la terre a son temple et son culte.

LA BÊTE.

Un culte ! Qu'est cela ? Je ne comprends pas bien ! De vous rendre meilleurs serait-ce le moyen ? Non pas ; tout au contraire, et, faut-il vous l'apprendre ? Sur ce point vous n'avez jamais pu vous entendre. Chaque homme se construit un Dieu de sa façon, Chaque peuple veut faire à l'autre la leçon, Tous prétendent avoir la connaissance unique Du seul vrai Dieu, du fort, du bon, du magnifique, Traitant celui d'un autre avec peu de respect De barbare ou païen, d'impuissant ou suspect, Et mutuellement se disant des injures, S'appellant charlatans, s'accusant d'impostures, Jusqu'à ce que l'un d'eux plus adroit ou plus fort Ait mis dévotement son adversaire à mort.

Jamais on ne pourra dénombrer vos victimes. Calculer les malheurs et compter tous les crimes Commis au nom de Dieu ! Toujours vous dévorer, Singulière façon, vraiment, de l'adofer !

L'HOMME.

C'est un pieux devoir de prendre sa défense !

LA BÊTE.

Dieu pourrait se passer de votre bras, je pense ; Pour vous faire toujours son champion, son appui, Vous avez donc bien peu de confiance en lui ?

L'HOMME.

Nous en avons beaucoup ! Voyez nos litanies, Nos chants, nos *orems* et nos cérémonies, Et nos ablutions dans le Gange et le Nil, Et ces illuminés contemplant leur nombril, Nos fakirs mutilés, nos bonzes, nos prophètes, L'éclat éblouissant, les pompes de nos fêtes, Le char de Djagarnat et ses processions !...

LA BÊTE.

J'aimerais cent fois mieux de bonnes actions ; Un peu moins d'apparat, de bruit et de grimaces, Un peu plus de raison, de vertus efficaces. Vous errez constamment et, lâches ou cruels, Des échafauds sanglants vous courez aux autels ! Tel est le résultat, — large et profond abîme, — Qu'a produit jusqu'ici votre âme si sublime. Notre instinct imparfait nous guide et nous sert mieux : Nous savons honorer, aimer et plaire aux Dieux En suivant simplement les lois de la nature. Ce livre universel de la vérité pure ; Et cela nous suffit pour être heureux ! J'ai dit.

L'HOMME (à part).

De te faire brûler que n'ai-je le crédit !...

COURSES ET PROCESSIONS

La procession de St-François sortait bannière en tête, lorsque M. Steiner-Pons donna le signal du départ. Aussitôt les enfants des frères entonnèrent un cantique et les jockeys s'élançèrent pechés sur le cou de leurs chevaux. Les chantes semblaient dévorer l'espace et le public palpitant attendait avec une impatience mal dissimulée lequel atteindrait le plus tôt le but de *Gondolier* du *Bedeau* ou d'*Ouragan II*, lorsqu'on arriva au reposoir de Bellecour.

A ce moment, *Ouragan II* apparut beau premier, battant son adversaire d'une longueur de cerge. Ce fut un enthousiasme indescriptible, les enfants de chœur battaient des mains, les sportsman jetaient des fleurs, et le comte de Lagrange dans sa joie d'avoir gagné le prix de 10,000 fr. ne put s'empêcher de s'écrier : *Tantum ergo* !

Pour le steeple-chasse avec obstacles, la chose ne se passa point aussi facilement : — en effet, après avoir fourni une première course assez brillante, l'ophicéde malgré les invitations réitérées du vicaire de la paroisse refusa obstinément le saut de rivière. Rien n'y fit, ni les encouragements, ni les coups de cravaches et ce malheureux confrère du St-Sacrement aima mieux se laisser labourer les flancs avec l'éperon plutôt que de franchir la banquette Irlandaise. Aussi les commissaires des Courses ont-ils été unanimes à déclarer que dans cette procession, — *Macaron* s'était fort mal comporté.

L'élite de la société lyonnaise s'était donné rendez-vous à cette cérémonie, et nous renouons à décrire les toilettes des dames, les robes à croupe et les équipages qui se pressaient derrière le dais.

Quant aux tribunes, elles étaient littéralement garnies de jeunes filles vêtue de blanc.

Une fois de plus on a pu constater les sentiments religieux qui animent la population lyonnaise, — tout le monde, en effet, suivait avec recueillement les péripéties du steeple-chasse, — et chacun se découvrait avec respect devant le passage des chevaux de course.

TOM SPORT.

O TEMPORA O MUROS!

Murs par-ci, — murs par-là, — murs partout!
Jetez un coup d'œil au hasard sur les tablettes des
historiographes contemporains; — qu'y lisez vous?
— « Mai 1867. — l'Europe décide que la ville de
Luxembourg sera privée de ses murs. »
— « Mai 1868. — On décide au palais du Luxem-
bourg que le mur de la vie privée sera désormais sacré »
Etc. etc. — Quand je vous le disais: — murs par-ci,
murs par-là, — murs partout!

Vivement attaqué par les uns, vigoureusement défendu
par les autres, le susdit mur de la vie privée est tout
bêtement en train, depuis quelque temps, de devenir
pour le moins aussi célèbre que les murailles de Jéricho
ou bien les remparts de Troie.

Dans les journaux, dans les cercles, partout, on ne
s'occupe plus aujourd'hui que de ce gaillard là: —
tout le monde en parle, — chacun le cite à tout propos
et cependant, — chose merveilleuse, — personne onc-
que ne l'a vu, et nul, je le certifie, ne serait à même de
dire si ledit gaillard est bien ou mal bâti, — quelles
sont ses dimensions et quelle est l'espèce des matériaux
dont on s'est servi pour l'édifier. — Voyons, est-il en
terre ou en pierre? en pisé ou en béton???

« J'ignore, pour mon compte personnel, me ré-
pond Accoca, si le mur de la vie privée est en béton,
mais j'affirme qu'il est embêtant. »

Et bien, je défie, cher collabo, que l'on puisse déposer
au bas de mes trois points d'interrogation d'autre ré-
ponse que la votre.

Et pour cause: —

Il est absolument impossible à quiconque de donner
une description, même approximative, du mur en ques-
tion par cette raison toute simple que chacun étant libre
de faire construire le sien à sa façon, il existe, juste en
France, à l'heure qu'il est, trente-six millions d'espèces
différentes de murs de la vie privée; — c'est ainsi, par
exemple que le mur de la vie privée d'un édile lyonnais
se ressemble pas plus au mur de la vie privée du gé-
néral Cousin Montauban, — que la palissade en planches
qui enlaidit la place de l'Impératrice ne ressemble en
rien à la grande muraille de la Chine.

Sapposant donc, lecteurs, qu'il vous serait agréable de
jeter un coup d'œil (non crevé) sur le mur particulier
dont chacune de nos principales célébrités contempo-
raines entoure sa vie privée, j'ai prié Jupiter d'accorder
à ma plume les propriétés édifiantes que possédait, vous
le savez, la tyre d'Amphion et me voici maintenant en
mesure de faire successivement surgir devant vous cha-
cun de ces murs caractéristiques.

Je commence par

LE MUR D'ÉMILE DE GIRARDIN

Il se compose d'énormes tas de brochures et de jour-
naux super et juxta posés et qui ont été, en outre, for-
tement cimentés, entr'eux, à l'aide d'épaisses couches
d'encre d'imprimerie, par la main même du publiciste
cimenteur.

Il n'existe dans toute l'étendue de ce mur si impres-
sionnant les moindres interstices ont été soigneusement
combés avec des alinéas glaiseux, que deux ouvertures
seulement.

La première de ces ouvertures faite en forme de meur-
trière microscopique est garnie d'un verre ou lorgnon
derrière lequel on voit briller l'extrémité d'un canon de
pistolet, — au-dessus dudit pistolet pend le long du
mur, une espèce de touffe étrange ayant la forme d'une
norme virgule et que l'on prendrait pour une de ces
armes funéraires dont on orne les catafalques, méfiez-
vous.

Cette prétendue larme avec art ment, car elle n'est
qu'un simple mentonnet qu'une mèche de cheveux: la mèche
d'Emile.

La seconde ouverture qui offre l'aspect d'un four est
garnie d'une batterie, — non d'artillerie, mais de cui-
sine; c'est là que l'inventeur du Baron Brisse accomode
chaque jour, l'idée menue qu'il prend tous les matins.

La teinte noire que donne naturellement à ce mur,
l'encre à impression dont il est maculé, en produit une
pénible sur tous ceux qui le regardent; la vue fluit par
se troubler et on en arrive peu à peu à prendre les grils
pour des grilles, le pistolet pour le chassepot d'un fac-
tionnaire, le mur lui-même pour un mur de prison et fi-
nalement le condamné du 6 mars pour un nouveau Sil-
vio Pellico; — c'est justement là ce que notre homme
désire; malheureusement pour lui de facétieux gavro-
ches ont illustré son mur de croquis et de légendes dont
le comique irrésistible ne tarde pas à détruire tout l'effet
produit sur notre imagination par le singulier truc d'op-
tique susmentionné.

Ici on a représenté l'inconstant Emile caressant
une fille du peuple aux puissantes mamelles,
et coiffée d'un bonnet phrygien, laquelle le regarde d'un
air méfiant et dédaigneux. — On lit au-dessous:

EMILE ET LA LIBERTÉ
ou
Le supplice d'une femme

comédie en 365 numéros par an.

Plus loin on a tracé la dernière lettre de l'Alphabet
grec, — oméga; — ci — co — au-dessous de laquelle
on a mis cette légende explicative:

« Cette figure représente les Deux-sœurs, »
etc., etc.

Tel est, lecteurs, l'aspect général qu'offre ce mur dont
la crête est hérissée, en guise de lessons de bouteilles,
d'une forêt de girouettes.

S. STRABAN

Depuis deux jours nous avons en vain fait de-
mander au greffe, — à plusieurs reprises, — le
texte de l'arrêt Buniazet dont l'insertion a été or-
donnée dans la Marionnette.

Nous sommes donc obligés de renvoyer à la
semaine prochaine la publication de cet arrêt.

SALISSONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

Lettre d'un naïf.

Paris le 16 juin 1868.

Mon cher p'pa qu'Embaume,

Il y a quelques années la police envoya aux directeurs
de journaux des états qu'elle les pria de remplir. Cha-
que directeur, ou chaque rédacteur en chef était tenu de
fournir, sur ses collaborateurs, un ensemble de rensei-
gnements plus ou moins précis ou plus ou moins com-
plets. C'était une mesure préventive; nous étions des
prévenus, des suspects, si vous voulez.

Je serais médiocrement surpris aujourd'hui, si la po-
lice faisait une perquisition minutieuse dans ces dange-
reuses usines parisiennes où s'élaborent le bulletin du
soir, la chronique scandaleuse, les nouvelles à la main
scabreuses comme des photographies obscènes, ou irri-
tantes comme des moxas. Grâce à la réputation de cana-
lierie qu'on se fait ici, entre tous petits confrères, les
perquisiteurs — ou les inquisiteurs — auraient le droit
de dire à nos majestueux seigneurs et maîtres: — Com-
bien avez-vous de forçats libérés dans votre rédaction?

Vraiment nous faisons tout ce qu'il faut pour que Jo-
seph Prudhomme nous refuse sa fille, avec ou sans dot.
Nous devenons immariables. Aussi les jeunes — répon-
dant à l'appel de quelques anciens qui croient avoir en
poche une mission sacerdotale, — se sont-ils réunis,
samedi soir, au Rat-Mort, pour y constituer la société
du Monde qui finit! Ils ont juré, par Al. Wolff (le serment
le plus sacré qui se puisse proférer en pareille circons-
tance), de vivre et mourir dans le célibat. Trois journa-

listes mariés ont même offert d'immoler leurs femmes
et de sacrifier leurs enfants.

C'en est fait, voyez-vous, nous sommes des parias. Il
était depuis longtemps question de nous parquer. Le
travail d'épuration était commencé; c'est un polonais
qui l'a chève.

Ce Polonais — noble et brave autant que Polonais, —
passa son enfance à distribuer dans la rue, les prospéc-
tus d'un Insecticide Cracovien, d'un Préserveur des
Dames et d'un spécifique contre les maladies secrètes.

Cette étude du prospectus le prépara aux gran tes
lutttes du journalisme et Jules Vallès, flânant à la foire
de St-Cloud parmi les hercules forains, ouvrit ses bras
à ce jeune et vaillant confère.

Stamirovitch devint le Caleb de Vallès.

Mais la caisse de la Rue sonnait lugubre comme la poi-
trine d'un phytisque, et Vallès, la terreur des foules,
regardait, farouche, dans l'avenir sombre.

— Mon ami, dit l'auteur des Rétractaires, nous allons
avalier le sabre de nos pères.

— Avalons!... répliqua le fanatique Polonais.

— Une dernière chance nous reste. Veux-tu tuer un
zouave pontifical?

— Il est mort!... dit Caleb.

Et Caleb tua le zouave pontifical, et les journaux en
firent grand bruit, et la police ne fit aucune enquête, et
une circulaire autographiée (historique) invita Stamiro-
vitch aux obsèques de sa victime.

Et ne voila-t-il pas que le duel de Stamir n'était
qu'une ignoble farce! que les journaux cherchaient le
cadavre et ne le trouvaient point! Que Vallès lui-même
dénonçait le lugubre mystificateur! Que Vallès reniait
Caleb!

Malheureux Polonais!

Ce Polonais collectionne des soufflets et des coups de
piéd; ce Polonais est la tête de turc des habitués de
Madrid, des Variétés et du café de Suède. Bouvier l'in-
sulte, Victor Noir le roule dans le macadam, Vallès le
dédaigne, Vallès le plus cruel! Mais le Polonais se venge;
il déterre son pontifical et le couche dans le lit de Vallès:
il inspecte les boubiers et dit à ses ennemis: — Vous
avez passé par là; voilà vos traces! il fonde un journal
qui s'appellera l'Inflexible et qui se vendra dix francs le
numéro: il y imprimera les dossiers judiciaires des gens
de lettres, les petites biographies des journalistes de
marque, ou des journalistes marqués.

C'est d'un bon exemple. Stamirovitch a déjà ses imi-
tateurs, comme Rochefort. Chaque matin les directeurs
de journaux reçoivent des cargaisons de manuscrits;
chaque manuscrit porte ces terribles épigraphes: —
Je suis Polonais! — Prenez garde aux Inflexibles! —
Nous savons où est le cadavre! — l'insertion ou la
mort! — Les matres-ès-chantage demandent 2 francs
la ligne.

De tout cela que reste-t il?

Un peu plus de boue sur quelques boueux;

Un malheureux qui voudrait se faire tuer et qui n'y
pourra réussir;

Un mot qui courra le boulevard quinze jours ou trois
semaines, le verbe des puffistes de ce temps:

Tuer son pontifical!

LE NAÏF.

Réveries d'un canut sans ouvrage.

On signale un certain malaise dans l'Etat de M. de Bismarck;
or, chacun sait qu'en Prusse, l'Etat c'est lui.

Deux lions ayant servi à Maximilien (à quel usage?) viennent
d'être achetés par Victor-Emmanuel. Théodoros aussi avait des
lions: décidément ces animaux-à ne portent pas bonheur.

Les parieurs aux courses ont cela de commun avec des habi-
tants de la Bresse et du Mans, qu'ils engraisent des poules.

Je vois dans les journaux que la Bourse montre une grande fermeté; quel bel exemple pour les agents de change après les récentes catastrophes à Paris et à Lyon.

\* \*

Plusieurs députés de la majorité se sont trouvés mal à la Chambre; il n'y a pas eu de suites fâcheuses. Seulement quand on se trouve mal quelque part, on s'en va.

\* \*

M. Glais-Bizoin vient de fonder le journal *la Tribune*; pourvu que sa manie d'interruption ne le pousse pas à interrompre sa propre publication.

Jérôme Accoca.

## PELOTE HEBDOMADAIRE

Le Sultan vient, dit-on, de commander à Paris, une table en argent massif, de la valeur de trois millions.

Voilà une nouvelle preuve, éclatante entre toutes, de l'incoutable supériorité des souverains qui touchent de grasses listes civiles, sur ceux qui les paient.

Des gens grincheux et sans principes, voudront en vain soutenir que les rois sont pétris de la même argile que leurs sujets, — il est évident que la Providence a marqué d'un sceau divin les hommes remarquables qui sont appelés à gouverner les peuples et à manger leurs œufs à la coque, sur des tables de 150,000 livres de rente.

Et ce qui le prouve par excellence, c'est que pas un de nous, mes frères, qui sommes d'essence inférieure, n'aurait l'idée triomphante de faire fondre les pièces de cent sous dont la Fortune l'a orné, à seule fin de commettre des parties de loto, sur un guéridon d'un métal aussi précieux que corrompu; — tout au plus quelques hauts fonctionnaires se permettent-ils des casseroles d'argent! — (M. le sous-préfet de \*\*\* n'en porte-t-il pas toujours une sur lui, en voyage?...)

Le Sultan a eu là une de ces fantaisies royales qui ne germent, naturellement que dans les têtes couronnées; — les peuples, il est vrai, contribuent quelque peu à la réalisation des dites fantaisies, mais d'une façon tout à fait secondaire et selon leur infime intelligence, — en soldant la carte!

Je sais bien que les mécontents prétendent que la Turquie n'est pas précisément dans le splendide état de prospérité que le *Constitutionnel* prête, — toujours et quand même, — à notre heureuse France; — et que partant, l'emploi de trois millions pour la confection d'un simple meuble, est peut-être inopportun, alors qu'une foule de pauvres diables se brossent le ventre devant des tables vides, qu'on a même négligé de faire ruoler.

Mais ce sont là des insinuations malveillantes, et le Sultan, dont la haute pénétration d'esprit n'échappe à personne, n'a eu pour les réduire à néant, qu'à se tenir à lui-même ce raisonnement subtil:

« L'état des finances de mon royaume est tellement satisfaisant que je ne pourrai choisir un meilleur moment pour cueillir dans le Pactole qui traverse ma caisse, une paillette de trois millions à l'usage de mes menusplaisirs.

« Je sais qu'il y a actuellement pas mal de petites misères à soulager dans ce bas monde et que ces trois millions feraient plaisir à beaucoup de malheureux, — mais tout bien considéré, le nombre incalculable de ces malheureux arrête l'essor de ma munificence; — en effet: je porte seulement à trois millions, avec la modestie d'un grand homme que je suis, le nombre des pauvres d'Europe; — or, en distribuant, avec la haute impartialité qui me caractérise, la faible somme dont je puis disposer, entre tous ces décaillés de la vie, ils auraient à peine de quoi s'acheter une paire de bretelles pour se soutenir dans leur profonde misère: — ce serait une aumône, dérisoire et insultante!

« Donc au lieu de commettre une libéralité aussi peu délicate, je vais tout simplement me faire couler une petite table en argent pur, qui meublera agréablement mes royales pénates, et donnera en outre aux ambassadeurs étrangers une idée flatteuse de la richesse du pays, — et puis ça me fera une économie de nappes. »

Voilà sans doute le petit monologue, — plein de cette singulière logique dont les monarques font souvent un emploi assez lucratif dans leurs actes gouvernementaux, — que s'est tenu le Sultan,

Seulement si cette logique-là trouve des imitateurs, elle pourra devenir très-préjudiciable à la florissante industrie de la Mendicité qui, entre parenthèses, n'a jamais fait de meilleures affaires dans notre département, que depuis qu'elle y est interdite.

Par exemple, un monsieur, au moment de laisser tomber 50 centimes dans la sébile d'un aveugle à caniche, pourra rengainer subitement sa pièce de 10 sous, en faisant cette judicieuse réflexion, que cette obole minime est insuffisante pour mettre la vieillesse de l'aveugle et même celle du caniche à l'abri de la misère.

Et comme on n'est sultan qu'à ses heures, et qu'avec la fonte de son demi-franc, le monsieur en question obtiendrait difficilement une table d'argent de dix-huit couverts, il s'en ira cyniquement manger ses 50 centimes avec ces petites femmes sans préjugés, dont la vertu pèse moins que le chignon.

EMILE ORY

## THÉÂTRES

**Célestins.** — Une bonne et une mauvaise nouvelle: la résiliation de M. Lafaye qui n'a pas osé tenter une troisième épreuve et l'acceptation de Mme Dalloca. Pourvu que la Direction ne nous ramène pas M. Homerville, libre d'engagement, par hasard, comme l'a été Mme Dalloca! Quant à cette dernière, j'ai le regret de dire que mes prévisions m'ont trompé: la lutte n'a pas été très-vive par la raison que si la claque en nombre imposant a su braver la température qui a servi à souhait notre grande coquette, le vrai public n'a pas eu ce courage. Il y a eu néanmoins autant d'opposition qu'on pouvait en espérer d'une salle à peu près vide. C'est probablement pour cette raison que M. le commissaire de police a négligé les formalités d'usage, et s'est dispensé de consulter les spectateurs en arborant simplement la pancarte: accepté. Cependant, revenant sur cette erreur, il a profité de l'entracte et de la dispersion des siffleurs pour faire la question habituelle: naturellement personne n'a pu protester. Voilà donc une admission des plus irrégulières.

Mon Dieu, si Mme Dalloca se montrait dans tous ses rôles à la hauteur de celui de Suzanne, qui lui a servi de rentrée, dans les *Pattes de mouche*, il n'y aurait que demi-mal, mais cette artiste a déjà été admise, il y a deux ans, sur la foi de ces mêmes *Pattes de mouche*, et elle s'est montrée très inférieure dans toutes ses autres créations, ce qui fait craindre qu'il en soit ainsi cette année; tant mieux si nous nous trompons et si nous avons à constater des progrès chez elle dans le courant de la saison; tant mieux si elle arrive à se faire dans la troupe des Célestins une place aussi honorable que M. Train, par exemple, lequel nous fait aujourd'hui regretter son départ pour Paris, au théâtre du Gymnase.

Je me suis aussi trompé en supposant que les rentrées et les débuts seraient promptement terminés, mais il n'y a point là de ma faute. Je crois que M. D'Herblay, directeur peu naïf, s'est tenu le petit raisonnement suivant: Le public paraît d'humeur moins accommodante aujourd'hui que ci-devant; si je continue à presser ainsi les débuts, bien sûr on va me refuser un certain nombre d'artistes; tandis que si je réussis à faire trainer un peu les choses, les représentations de M. Berthelier aidant, en faisant de temps à autre débiter un de mes

sujets, les amateurs se décourageront peu à peu, les sifflets rentreront chez eux et, de guerre lasse, tout le monde passera. — Et vous verrez que les événements lui donneront raison.

M. Cazaubon, que nous connaissons, a été engagé en remplacement de M. C. Théry, comme troisième rôle. Rien à dire à ce choix, M. Cazaubon ayant déjà convenablement rempli cet emploi sur notre scène.

Maintenant, comme la demande que j'ai faite en finissant samedi dernier est restée sans réponse et qu'il m'en coûte peu de la renouveler, malgré la chance du même sort malheureux qui l'attend, je vais la renouveler. — Comment se fait-il que MM. L. Didier, Ingrémi, Benoit, Mlles Alix et Anna May aient été dispensés des formalités d'usage, quoique chargés de rôles secondaires? S'il y a une bonne raison, qu'on la donne, sinon qu'on les fasse débiter. Ceci pour la seconde sommation.

M. Berthelier donne en ce moment quelques représentations très suivies et obtient un assez beau succès aux Célestins, à l'aide de son joyeux répertoire. Il ne faut pas s'illusionner sur le talent de M. Berthelier; comme acteur comique il est d'une bonne moyenne, mais n'a rien d'enlevant; mais comme chanteur, c'est autre chose. Possesseur d'une voix des plus agréables et assez étendue, M. Berthelier chante avec beaucoup de goût, de désinvolture et d'humour la chansonnette et l'opérette. Il pousse assez loin l'art de se grimer, et représente avec un égal entrain les Anglais, les Marseillais ou les paysans. Il a un genre, une spécialité de chansons à lui, c'est un artiste très goûté et très sympathique. Avis à ceux qui voudront entendre *Lischen et Fristchen*, *Bonheur des champs*, *Deratatchin*, et surtout le *P'tit Ebéniste*, qu'il a créé et mis au monde, et dont il est vraiment le seul et unique père.

Seulement, ce qui m'agace, c'est de lire tous les jours sur l'affiche: l'Administration prévient le public que M. Berthelier ne pourra donner qu'un très petit nombre de représentations. Voici tantôt trois semaines que cet avis me crève les yeux, quand il serait bien plus simple d'avertir tout uniment qu'on a traité avec M. Berthelier pour tant de représentations, devant finir le... Croyez bien que cela n'empêcherait pas les spectateurs de venir chaque soir applaudir l'artiste parisien.

FRÈRE JACQUES.

## CORRESPONDANCE

*Deux mille.* — Les Parisiens ont fait mieux que cela. — On devine en vous lisant une certaine amertume contre la fausse manche et la servitude bureaucratique. — En cage l'oiseau chante, sans doute pour se distraire, — de même vous pouvez tuer le temps en donnant le champ libre à votre verve.

Votre entrée en matière, premier et deuxième alinéa, contient le sujet d'une intéressante étude, mettez de la verve et de l'humour et servez cela à notre chère *Marionnette*.

*Musca Fouinard.* — Pas fameux et manque de vérité; plus la cocotte est fanée, plus elle se pare, — *Trompe-l'œil*.

*Mache-lard.* — L'idée est heureuse, mais trop entortillée, nous essayons d'en tirer parti. — *observation marquetterie*, emporte-pièce, à vous cordialement.

*Un inconnu.* — Donne donc tes 50 fr. aux pauvres, ils seront mieux placés que dans le petit vilain commerce que tu parais exercer; — allons, un peu d'honnêteté, cela ne gêne rien dans la vie.

*Paul.* — Je suis curieux de voir la manière dont vous traitez cette curieuse matière. En tous cas si votre projet se met à exécution, je vous promets un succès fou.

Notre directeur vous écrira son jour.

*Minos.* — Hélas, hélas! ça se traîne en diable ou c'est une répétition de ce que nous avons dit. — Essayez toujours, une fois la corde trouvée, la vérité sortira du puits.

*Cacaouilla.* — Frère Jacques à la parole. — Nous te la serrons.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.